

# WANG KEPING

## UN PRIMITIF CHINOIS

*Exilé chinois enraciné dans l'art, Wang Keping prend le bois à bras le corps.*

*Une force vive et des pulsions primitives.*

*La matière mise à nu et durcie par un feu purificateur.*

Wang Keping  
par Jeff Hargrove,  
extrait d'une série  
de douze portraits d'artistes  
chinois contemporains.

• 当代刻家 王克平





Son art s'établit sur la table rase léguée par l'histoire mouvementée de son pays, la Chine populaire. Il est parti de rien – des petits bouts de bois ou des débris de mobilier volés à l'économie du pays – pour tromper l'ennui d'une vie sans attrait, réduite au silence. De menus plaisirs dilettantes soustraits à l'idéologie dominante pour pimenter l'existence et tourner en dérision les travers d'un régime totalitaire.

Atterri à Paris, il oublie la contestation qui anima ses premiers pas improvisés pour se consacrer à une œuvre plus personnelle, habitée de l'intérieur. Mais il n'a rien perdu de sa verve originelle. Son goût de la provocation demeure, appliqué à d'autres cibles, et son sens du plaisir grandit avec la liberté acquise. Autodidacte de la matière, il sculpte pour lui-même et suit son bon plaisir au fil du bois. La contestation n'est plus son propos mais la volonté de vérité subsiste. Son art est empreint d'une sincérité totale.

## Le silence des souches

Du bois, Wang Keping capte la force vive et neuve enfouie dans la masse des souches et qui s'écoule dans les troncs jusqu'aux ultimes ramifications. Le bois est vivant et le sujet contenu dans les fibres, irrigué par la sève. Le sculpteur le révèle au passage. La vie est son attache. Quand il le peut, il choisit ses pièces sur pied. L'arbre précède le billot ; son art procède du regard. Jamais il ne force la matière, jamais il ne contrarie le fil du bois. Wang Keping se laisse glisser le long des troncs comme un enfant malicieux. Il s'amuse d'une branche et profite d'une fourche pour installer son sujet. Il se joue des veines et des accidents pour aller au plus court à l'essentiel... en suivant sa pente naturelle. Mille copeaux éclosent sous son ciseau. En bon forestier, il exploite le filon sans forcer le trait. Du gisement, il obtient de bons rendements.

Sculptés au plus près de la matière, ses

trunks émondés figurent des torsos amputés, ses souches ramifiées des figures lovées au sol, ses bois debout des faces refermées sur leur secret, âpres surfaces rabotées, visages aveuglés plus lunaires et énigmatiques que vivants, masques mortuaires aux veines figées sous la patine. La vie couve sous la cendre. Appelé en renfort, le feu creuse le bois. De la bûche au bûcher. Il en durcit la surface altérée de vibrantes vergetures quand elle n'est pas creusée de rides sinueuses. Plus rarement entaillée de sillons profonds, violence à laquelle Wang Keping répugne de plus en plus. Béances et protubérances succombent à toutes les tentations de la figuration avec un plaisir non dissimulé et un humour certain, les nœuds circonscrits au propre comme au figuré. Parfois gro-

un impulsif qui s'assume et s'amuse. La figure est offerte mais allusive, toujours prétexte à variations au gré de la matière première.

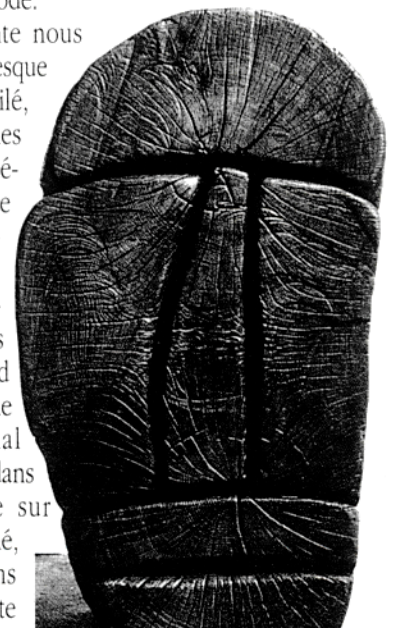
La spontanéité de son inspiration lui suggère encore tout un bestiaire familier et désuet qui le conduit aux marges de l'art naïf : oiseaux sur la branche ou blottis au nid, le cou délié, l'air penché ou ramassés en boule. Petits sujets taillés à la pointe du couteau dans la fourche d'un bois, comme pris sur le vif, instantanés prisonniers. Une fraîcheur à laquelle nous ne sommes plus habitués tant l'art est devenu affaire intellectuelle : une production aux circonvolutions très cérébrales dont il faut connaître les détours pour apprécier. Rien de tel avec notre Chinois de bois, facile à décrypter, jamais codé.

Cette simplicité décapante nous parvient des antipodes. Presque un bain de jouvence. Exilé, Wang Keping a pris racines dans l'art. Il est parti de zéro. Son registre remonte aux origines. C'est la création d'un univers peuplé de personnages totémiques, avec ses grotesques et son bestiaire. Il prend l'art à bras le corps, comme ce buste de femme mal dégrossi dont il se saisit dans un grand éclat de rire sur une photo floue. Déraciné, il trouve ses appuis dans l'émotion la plus immédiate



Tête féminine,  
bois de saule, 1983.

© Galerie Zürcher.



Face, bois de chêne,  
97 x 54 cm, 1992.



Petits sujets taillés à la pointe du canif, bois divers, années 1993/1994.



## L'oiseau sur la branche

Il s'est inventé un monde après avoir participé à la chute de l'ancien. Sa vie se confond avec l'histoire de son pays. Né Pékinois à l'entrée des troupes révolutionnaires en 1949, il y gagne le prénom de Keping. La République populaire triomphe quand l'enfant paraît. Enrôlé "garde rouge" dix-sept ans plus tard, il participe à la folle tornade qui fait du démantèlement des vieilles valeurs une croisade de la jeunesse.

Acculé à la vacuité d'une société exsangue, laminée par la "révolution culturelle" qui balaie le pays de 1966 à la mort de Mao, en 1976, Wang Keping subit le sort d'une génération suicidée sur ordre. Livré à lui-même, coupé de toute attache culturelle, il en oublie les traditions honnies d'un art par définition "bourgeois, décadent et réactionnaire".

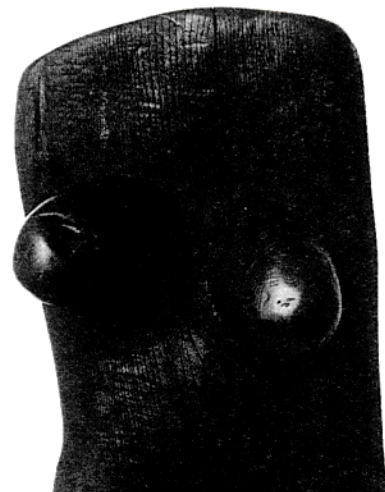


© Galerie Zücher

Ressourcement social à la campagne et emplois ouvriers, Wang Keping a tout vécu, tantôt par conviction, tantôt par obligation. Incorporé par protection dans l'Armée Rouge – une planque – et versé dans une troupe d'animation culturelle, le jeune Wang Keping marche sur les traces d'une mère comédienne enrôlée sous la bannière. Mais lassé du conformisme ambiant, il embrasse la carrière ouvrière dans l'incontournable fabrique de tracteurs. Une jeunesse passée à boulinguer.

Des virées auprès des minorités nationales, il retient la vitalité de l'expression. Des emplois ouvriers, la familiarité avec l'outil. Sur audition, il intègre la télévision, à Pékin. Admis acteur, devenu scénariste, il se voit écrivain comme son père. Le prestige du "lettré" n'est pas mort et rivalise avec "l'aristocratie" ouvrière.

S'il ignore presque tout de l'art moderne, Wang Keping connaît assez bien la littérature occidentale contemporaine par atavisme familial. Ne pas le croire pour autant familiarisé avec la création :



ndr.



Entrée-sortie,  
bois de peuplier,  
34 x 27 cm, 1990.



© Galerie Zücher.

le milieu intellectuel est d'un conformisme pesant, l'archétype de la société communiste. A la télévision, Wang Keping produit sans être jamais représenté. C'est dans cet emploi qu'il commence à sculpter, jouant du canif sur de vieux barreaux de chaise pour meubler le temps et satisfaire son besoin d'expression contrarié. Il dispose ses personnages sur la scène d'un petit théâtre de l'absurde comme des pions sur l'échiquier. C'est avec Beckett en tête qu'il aborde la sculpture.

Nous sommes en 1978 ; Mao est mort depuis deux ans et Wang Keping a trouvé sa voie.

Ses premières productions sont forcément narratives et bavardes, ouvertement contestataires et iconoclastes. Ses références sont littéraires. Comme beaucoup de jeunes gens de sa génération, Wang Keping réclame la parole. Ces individualités réduites à néant aspirent au firmament. Il fera partie de ce premier cercle d'artistes affranchis de l'empire

totalitaire qui se reconnaissent en 1979 sous l'appellation des "Étoiles" et improvisent de premières expositions sauvages sur le pavé pékinois. "Nous avons choisi ce nom, explique Wang à l'époque, parce que nous sommes les seules lueurs qui brillent dans une nuit sans fin, et aussi parce que les étoiles, qui semblent si petites vues de loin, peuvent se révéler de gigantesques planètes." Outré et gonflé d'espérance, ce propos mille fois rapporté appartient désormais à l'histoire. Un temps reconnues avant d'être brisées, "les Étoiles" seront vite dispersées de par le monde, poussées à l'exil par un régime toujours hostile à l'expression individuelle. Wang Keping arrive en France en 1984. Il vit depuis immergé dans un travail de bûcheron obstiné, attaché à montrer de quel bois il se chauffe. Au-delà de l'épopée collective, il suit désormais sa bonne étoile. L'histoire de l'art choisira – ou non – de retenir son simple

Galerie Zücher.

